

1^{ère}

Profileuse Née

Dans la tête des autres



ABA

Aba

1ère Profileuse Née

Dans la tête des autres

© ABA, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7410-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Note aux lecteurs

L'auteur a pris toutes les précautions nécessaires pour s'assurer que son récit ne heurte pas inutilement les sensibilités. Pour préserver son style direct et authentique, elle s'est fixée des limites afin d'équilibrer honnêteté et respect, tout en restant fidèle à sa voix et à son expérience.

En tant que personne autiste, j'ai une façon directe et factuelle de m'exprimer. Quand je parle de mes qualités, ce n'est pas pour me vanter, mais pour donner une image juste. De même, quand je mentionne mes faiblesses, ce n'est pas pour me rabaisser, mais pour être honnête. Mon but est de partager mon vécu tel que je le perçois.

Ce livre est une autobiographie tirée de faits réels. Les événements décrits sont basés sur des expériences vécues ; seuls les noms des protagonistes secondaires ont été modifiés. Les artistes mentionnés font référence à des collaborations vérifiées par des contrats. Toute ressemblance avec des personnes existantes est purement fortuite.

Prologue

Dans l'Occident des années soixante-dix, j'ai grandi au milieu de tuteurs aux âmes fatiguées, ballottée d'un foyer aux règles absurdes à un autre. Aucun n'offrait la lumière qu'on attend d'un guide ; juste des cris ou des silences pesants. À cinq ans, j'avais déjà le regard d'une vieille, ayant compris qu'en m'appuyant sur eux, je risquais de sombrer un peu plus.

Mon autisme m'a sauvée de leur vide. Il a affûté ma vue, captant ce que d'autres manquaient ; un geste, un regard fuyant. Cette capacité m'a portée vers des expériences comme partager la scène avec les gagnants de Danse avec les Stars ou mon cours avec Patrick Dupond par exemple. Avec lui, légende de l'Opéra, j'ai intégré les codes implicites d'un monde élitiste – les silences exigeants, les gestes précis. Mon regard, entraîné par des années d'observation, m'a permis de rebondir là où d'autres auraient trébuché. Cette intelligence sociale et cette suradaptation instinctive, m'ouvraient déjà des portes, me prouvaient que je pouvais naviguer partout.

Aujourd'hui, je suis profileuse. Je déchiffre les comportements pour révéler les émotions enfouies. Je détecte ce que les gens dissimulent : un mensonge dans une voix, une peur dans un pas. On me dit souvent : « Tu comprends trop bien », et je souris, consciente du prix de cette lucidité : des nuits sans sommeil, des chemins solitaires, une lutte pour exister. Ce n'est pas un don, mais une force taillée par une vie rude. Ce combat m'a façonnée, mêlant la ruse de Franck Abagnale à l'intuition de Chon du Barry, entre finesse sociale et sensibilité profonde.

Ce livre n'est pas un conte de fées. C'est une carte de mes cicatrices – chaque pas, chaque regard, chaque choix qui m'a menée ici. Vous y verrez une femme qui a dompté son esprit seule, qui a profilé les autres pour les guider, qui a fait de ses ombres une lumière.

Je suis Aba, et ceci est mon histoire, un chant de survie, une voix qui décrypte le monde. En me lisant, vous marcherez avec moi, pas à pas jusqu'à aujourd'hui, et peut-être verrez-vous vos propres contours autrement. Pas de marketing ici, juste mes choix, qui m'ont donné une place où je peux dire : j'existe, et je vois clair.

C'est dans cette maternelle aux murs bleus que mes premières leçons de survie ont fleuris, là où le chaos de mes jeunes années s'est mué en une danse de sons et de silences que j'ai appris à déchiffrer, un murmure d'instinct qui, sous un ciel de plomb, allait guider mes pas vers un monde à décoder.

Chapitre I : La maternelle

L'aube de ma conscience a surgi un matin sous un ciel gris et lourd, une chape de plomb écrasant le monde. Le vent sifflait entre les arbres dénudés. Son bourdonnement se mêlait à mon chaos intérieur. Une rumeur sourde résonnait dans mes tympans. J'étais engourdie de sommeil, mes épaules frêles drapées d'une couverture trop épaisse. Ce matin-là, je ne savais pas encore que tout allait basculer.

Ma tutrice, silhouette austère aux traits tirés, m'a arrachée du lit avec un grognement sec, presque animal : « Lève-toi, on y va. » Ses sabots claquaient sur le linoléum usé, un rythme brutal qui résonnait dans la pièce vide, et moi, à trois ans, je restais figée, perdue dans un brouillard d'incompréhension. Où allions-nous ? Pourquoi ce tumulte, cette urgence dans ses gestes ? Dehors, elle avançait d'un pas raide, et moi, je trottais derrière, étudiant ses épaules nouées, son visage fermé.

Nous sommes arrivées devant un pavillon bleu : la maternelle. Une cacophonie de pleurs s'échappait des fenêtres : des cris d'enfants mêlés de sanglots aigus. Ils s'accrochaient aux adultes, leurs petites mains griffant l'air, leurs visages rougis par le désespoir.

Moi, je restais immobile, un îlot de calme au milieu de leur tempête, fascinée. Aimaient-ils vraiment leurs familles, ou jouaient-ils une comédie ? Mon attention explorait ce tumulte, cherchant des indices. « Est-ce que je dois pleurer aussi ? » ai-je demandé à haute voix. La directrice a ri, visiblement surprise, et a répondu : « Non, entre. » Sans hésiter, j'ai lâché la main qui me retenait et j'ai franchi le seuil de la grande salle, un pas décidé, sans un regard derrière moi.

Ce jour-là, dans cette salle où les cris s'évanouissaient peu à peu, avalés par les murs bleus, mon voyage a débuté, une odyssée solitaire vers une lucidité précoce qui deviendrait mon refuge. J'étais prête à affronter l'avenir, convaincue, avec une assurance fragile, mais tenace, qu'il ne pouvait être pire

que ce présent ; un monde perçu comme une énigme à démêler, une toile vierge où chaque détail, chaque son, chaque silhouette esquissait les contours d'une histoire prête à s'écrire sur les pages de ma mémoire et, plus tard, sur les écrans où je porterais ma voix.

Dans cette école, j'ai aussi découvert comment les autres me voyaient, une image qui se gravait en moi comme une entaille. Comment se sentir jolie petite fille quand, haute comme trois pommes, tes camarades te désignent comme le loup dans leurs jeux cruels ? Mélissa, une fillette métisse, aux cheveux bouclés et aux yeux trop grands, trichait avec un sourire malin, pointant ma main plus foncée pour m'imposer ce rôle de paria.

Je courais, le cœur battant d'une injustice que je ne savais pas nommer, tandis qu'elle riait, ses yeux pétillants d'un calcul froid que je commençais à reconnaître dans les plis de son expression.

Elle bernait les copains, oui, et moi, j'apprenais que le monde tournait sur des règles tordues, des lois invisibles qui privilégiaient certains et en laissaient d'autres à la marge. Mais un jour, leurs rires ont frappé plus fort, plus profondément : « Le loup, c'est un garçon ! » ont-ils crié, hilares, m'attribuant un rôle qui ne m'appartenait pas, une étiquette qui griffait plus que l'injustice première. Cette erreur, ce malentendu joyeux pour eux, semait en moi un doute profond, une fissure qui s'élargissait dans le silence, une question muette sur ce que j'étais aux yeux du monde.

« C'est trop injuste », murmurais-je dans le vide, une future Calimero ? Non ne jamais verser une larme, car les pleurs, je l'avais compris, ne changeraient rien. Je devenais Sophie de Réan sans le savoir encore. Ce jeu, ce rituel d'exclusion déguisé en innocence, m'a poussée à regarder plus attentivement encore. Leurs regards ne me définissaient pas, mais moi, je commençais à saisir leurs intentions, à capter ce qu'ils dissimulaient derrière leurs rires aigus et leurs jeux désinvoltes.

Loin des jeux bruyants de l'école, une autre leçon m'a frappée, brutale et silencieuse, dans un décor bien différent. Je fus ballottée dans une famille d'accueil un peu plus aisée, où les tapis moelleux étouffaient les pas et où les meubles luisaient d'un vernis trop parfait. Mais là aussi, j'étais invisible, glissant entre les meubles comme un courant d'air, et je me demandais parfois si

j'existais vraiment dans leurs yeux éteints.

Le patriarche, sosie de Gérard Darmon, était souvent absent, homme d'affaires entre deux avions. Son épouse était une femme aux lèvres pincées qui me tolérait à peine, tant et si bien que ce qui lui servait de bouche s'était mué en une grimace perpétuelle, comme sculptée dans la pierre. Elle ne m'aimait vraiment pas ; ses yeux me frôlaient avec un agacement palpable, une irritation qu'elle ne prenait même pas la peine de masquer, me voyant comme une tache sur son univers ordonné, un grain de sable dans ses rouages impeccables.

« Tu restes pas là à traîner. Va avec lui, rends-toi utile », a-t-elle tranché un matin, son regard dur me poussant comme une bourrade invisible dans le dos. « Pourquoi ? » ai-je murmuré, la gorge nouée par une peur sourde, mais elle s'est détournée sans répondre, ses mains déjà occupées à lisser un pli imaginaire sur sa jupe.

Lui, cet homme flou – peut-être un employé, peut-être un invité égaré dans cette maison trop grande – portait une chemise froissée, imprégnée d'une odeur de tabac rance qui le collait comme une seconde peau, ses mains larges aux ongles jaunis tremblant légèrement sous le poids d'une nervosité qu'il ne nommait pas. « Viens, on va chercher quelque chose », a-t-il murmuré, sa voix basse faisant vibrer ma nuque comme un frisson glacé qui descendait le long de ma colonne vertébrale.

Le soleil tapait déjà fort, une chaleur écrasante qui faisait miroiter l'horizon. Ma sueur coulait en rigoles salées sur mes tempes, et mes sandalettes claquaient sur la terre sèche, un rythme désordonné qui scandait ma peur grandissante. Devant un mur de maïs jaune et haut, dressé comme une muraille vivante, l'odeur sucrée des épis m'enveloppait, entêtante, presque écœurante, tandis que les feuilles râpeuses griffaient mes bras nus, laissant des traces rouges sur ma peau. Il m'a poussée dans ce labyrinthe végétal, ses mains lourdes sur mes épaules, et le monde a disparu, avalé par les tiges qui se refermaient derrière nous comme une porte végétale. J'avais presque six ans.

Allongée dans la terre humide, le cœur cognant dans ma poitrine comme un oiseau affolé dans une cage, je me sentais piégée sous une ombre pesante, son souffle rauque emplissant l'espace, mais mon esprit, lui, restait lucide, une lueur froide au milieu de la tourmente. Le vent sifflait entre les tiges, les faisant

craquer comme des os secs, et une voix intérieure, claire et implacable, m'a soufflé : ne panique pas. Si tu cries, il pourrait te faire taire pour toujours.

J'étais si petite, si vulnérable sous ses mains épaisses qui cherchaient à me retenir. Mais je ne me suis pas laissée engloutir par la panique. Mes yeux, habitués à tout voir, ont capté ses gestes hésitants, son souffle précipité qui trahissait une incertitude, une faille que j'ai su exploiter avec une précision instinctive. « On ne peut pas, mon tuteur va nous voir », ai-je dit calmement, ma voix ferme malgré le tremblement qui montait en moi, pointant un avion minuscule qui striait le ciel au loin. Il était parti ce matin, ce tuteur invisible, et cette remarque saugrenue était ma porte de sortie.

Mes mots, simples et posés, ont agi comme une ancre, le ramenant à une réalité qu'il avait oubliée dans sa fièvre. Il s'est immobilisé, la lueur trouble dans ses yeux s'éteignant comme une flamme sous la pluie. Sans hâte, je me suis relevée, rhabillée, la terre collant à mes jambes en plaques brunes, un poids que je sentais encore des heures après. J'ai pris sa main pour le guider hors du champ, inversant les rôles avec un calme qui me surprenait moi-même, comme si j'étais l'adulte dans cet instant suspendu. Il m'a suivie, silencieux, peut-être décontenancé par cette enfant qui ne pleurait pas, qui ne s'effondrait pas, et nous sommes sortis du maïs, le soleil toujours aussi aveuglant, comme si rien n'avait changé.

De retour à la maison, je n'ai rien dit. La nausée m'a poursuivie des semaines, un goût amer remontant dans ma gorge à chaque vue de ces tiges jaunâtres qui ondulaient au loin, un souvenir qui s'accrochait à moi comme une odeur impossible à laver. Qui m'aurait crue ? Qui m'aurait cherchée dans ce silence oppressant ? J'ai compris, bien trop tôt, que je devais compter sur moi-même, que personne ne viendrait me sauver de l'obscurité.

Cette peur, cette solitude écrasante, m'a transformée, creusant en moi un sillon de résilience. Sous la pression, mon esprit a trouvé une issue par une intuition froide, une perception qui devinait au-delà des apparences, une force qui naissait là où d'autres auraient ployé.

Une voisine, une femme aux cheveux gris qui tricotait sur son porche, m'a vue rentrer ce jour-là, les yeux baissés, les jambes encore tremblantes. Des années plus tard, elle m'a confié, un sourire triste aux lèvres : « Tu avais une